

Première partie

**LES JUMELLES
DISPARUES**

(1968)

Un

Le matin où l'une des jumelles disparues revint à Mallard, Lou LeBon se précipita au *dîner* pour annoncer la nouvelle et, aujourd'hui encore, des années plus tard, tout le monde se souvient du tollé qu'il provoqua lorsqu'il franchit les portes vitrées, en nage, la poitrine palpitante et le cou assombri par l'effort. Les clients mal réveillés braillaient autour de lui – une dizaine, même si, par la suite, ils seraient plus nombreux à prétendre avoir été présents, ne serait-ce que pour pouvoir dire qu'ils avaient été, au moins une fois dans leur vie, témoins d'un événement vraiment excitant. Dans cette petite localité rurale, il ne se passait jamais rien qui sortait de l'ordinaire. Le dernier fait notable était justement la disparition des jumelles Vignes, et ça remontait à plus de dix ans. Ce matin d'avril 1968, donc, comme il se rendait au travail, Lou avait aperçu Desiree Vignes qui marchait le long de Partridge Road, une petite valise de cuir à la main. Elle était la même que lorsqu'elle était partie à seize ans : le teint clair, couleur sable légèrement humide. Avec son corps sans hanches, elle lui faisait penser à une branche battue par un vent violent. Elle se hâtait, la tête courbée, et – ménageant son effet, Lou marqua une pause à cet endroit – elle tenait la menotte d'une fillette de sept ou huit ans, noire comme le goudron.

« Noir-bleu, précisa-t-il. On aurait dit qu'elle débarquait d'Afrique. »

L'Egg House, le *dîner* de Lou, se fractionna alors en une multitude de conversations. Le cuisinier insinua que ce n'était peut-être pas Desiree car Lou, qui aurait soixante ans en mai, était trop fier pour porter ses lunettes. La serveuse rétorqua que c'était forcément elle, que même un aveugle reconnaîtrait une des sœurs Vignes – et ça ne pouvait pas être l'autre. Les clients qui avaient abandonné leur gruaud de maïs et leurs œufs sur le comptoir se moquaient bien de ces considérations futiles. Qui était l'enfant noire ? Voilà ce qu'on voulait savoir. Est-ce que c'était vraiment la fille de Desiree ?

« Qui vous voulez que ça soit ? dit Lou, raflant plusieurs serviettes en papier dans le distributeur pour tamponner son front humide.

— Je sais pas, une orpheline qu'elle a recueillie.

— Quand même, quelque chose d'aussi noir, ça peut pas être sorti du ventre à Desiree.

— Ah bon ? Parce que vous avez l'impression que Desiree, c'est le genre à recueillir une orpheline ? »

Bien sûr que ce n'était pas son genre. Cette petite était une égoïste. S'il y avait une chose dont on se souvenait, c'était bien cela. D'ailleurs, la plupart des gens ne se rappelaient rien d'autre. Ils n'avaient pas vu les jumelles depuis quatorze ans, presque aussi longtemps qu'ils les avaient connues. Volatilisées après le bal de la Fête du fondateur, alors que leur mère était endormie au bout du couloir. La veille encore, elles se bousculaient devant le miroir de la salle de bains, quatre adolescentes identiques qui n'en finissaient pas de se coiffer. Et le lendemain, le lit vide, fait comme d'habitude – les draps bien tirés quand c'était Stella, rabattus à la va-vite quand c'était Desiree. La ville avait passé la matinée à les chercher, criant leur nom dans les bois, se demandant naïvement si elles avaient été enlevées. C'était comme si elles avaient été rappe-

lées auprès du bon Dieu au Jour du jugement dernier, abandonnant sur Terre tous les pécheurs de Mallard.

La vérité n'était évidemment ni aussi sinistre ni aussi mystique, et les jumelles ne tardèrent pas à refaire surface à La Nouvelle-Orléans – des filles égoïstes qui avaient fui leurs responsabilités, voilà tout. Elles reviendraient. La grande ville aurait tôt fait de les user. Une fois leurs réserves d'argent et d'audace épuisées, elles rentreraient chez leur mère en pleurnichant.

Mais on ne les avait jamais revues. Pire encore, après un an, elles s'étaient séparées et leurs vies s'étaient scindées en deux, aussi nettement que l'œuf dont elles étaient issues. Stella était devenue blanche et Desiree avait épousé l'homme le plus noir qu'elle avait pu trouver.

Et voilà qu'elle était de retour, allez savoir pourquoi. Le mal du pays, peut-être ? Sa mère qui lui manquait ? Ou alors, elle voulait montrer sa petite noirette. À Mallard, on ne se mariait pas avec plus noir que soi ; on ne partait pas non plus, cela dit. Mais Desiree se croyait tout permis : non contente de quitter la ville, elle avait épousé un homme noir et maintenant, elle revenait leur coller sous le nez sa gamine noir-bleu. C'était la goutte d'eau.

À l'Egg House, la foule se dispersa. Le cuisinier remit son filet à cheveux, la serveuse compta la monnaie sur la table et les hommes en combinaison de travail avalèrent leur café avant de se rendre à la raffinerie. Le front plaqué contre la vitre graisseuse, Lou fixait la route. Il fallait prévenir Adele Vignes. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse prendre au dépourvu par sa propre fille. Si c'était pas malheureux, après tout ce qu'elle avait souffert. Et maintenant Desiree avec cette gamine toute noire. Bon Dieu. Il s'empara du téléphone.

« Tu crois qu'elles comptent rester ? fit le cuisinier.

— Qu'est-ce que j'en sais ! En tout cas, elle était pressée. À se demander où ça courait si vite.

— Arrogante, celle-là. Et quelle raison elle a de se croire mieux que les autres ?

— Bon Dieu. J'ai jamais vu une petite aussi noire », soupira Lou.

C'était une drôle de ville.

Mallard¹ tirait son nom des canards au cou cerclé de blanc qui habitaient les rizières et les marais. Une de ces villes qui sont une idée avant d'être un lieu. L'idée, elle était venue à Alphonse Decuir en 1848, alors qu'il se tenait dans les champs de canne à sucre légués par un père dont il avait lui aussi été la propriété. À présent que le père était décédé, le fils affranchi voulait construire sur ses terres quelque chose qui défierait les siècles. Une ville pour les hommes tels que lui, qui ne seraient jamais acceptés en tant que Blancs mais qui refusaient d'être assimilés aux Nègres. Un troisième lieu. Sa mère, Dieu ait son âme, avait sa peau claire en horreur ; quand il était petit, elle le poussait au soleil, le suppliant de noircir. C'était peut-être de là que venait son rêve. Comme tout ce dont on hérite au prix d'un grand sacrifice, la peau claire était un cadeau qui condamnait à la solitude. Il avait épousé une mulâtresse encore plus pâle que lui, et lorsqu'elle était enceinte de leur premier enfant, il imaginait les enfants des enfants de ses enfants, toujours plus clairs, comme une tasse de café qu'on diluerait peu à peu avec du lait. Un Nègre se rapprochant de la perfection, chaque génération plus claire que la précédente.

Bientôt, d'autres les rejoignirent. Bientôt, l'idée et le lieu devinrent indissociables. On parlait de Mallard dans tout le comté de Saint-Landry. Les Noirs chuchotaient et s'interrogeaient. Les Blancs ne croyaient pas à son existence. Lorsqu'on bâtit Sainte-Catherine, en 1938, le diocèse envoya

1. Mallard : colvert en français. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

un jeune prêtre de Dublin qui, à son arrivée, pensa s'être trompé d'endroit. L'évêque ne lui avait-il pas dit que Mallard était une ville de couleur ? Dans ce cas, qui étaient ces hommes et ces femmes, clairs, blonds et roux, le plus noir pas plus basané qu'un Grec ? C'était donc là les gens de couleur que les Blancs d'Amérique voulaient à tout prix tenir à l'écart ? Comment faisaient-ils seulement la différence ?

À la naissance des jumelles Vignes, Alphonse Decuir était mort et enterré depuis longtemps. Mais, qu'elles le veuillent ou non, ses arrière-arrière-arrière-petites-filles étaient les dépositaires de son héritage – au grand dam de Desiree, qui s'en plaignait avant chaque pique-nique de la Fête du fondateur, levait les yeux au ciel dès qu'il était question de lui en cours et faisait mine de n'être pas concernée. On s'en souviendrait après leur disparition : Desiree avait toujours refusé d'être assimilée à Mallard, une ville qu'elle avait pourtant reçue en partage. Elle pensait pouvoir s'affranchir de l'Histoire comme on se débarrasse d'une main posée sur son épaule, d'une simple chiquenaude. On peut fuir un lieu, mais pas son sang. Les jumelles Vignes avaient cru pouvoir échapper aux deux.

Pourtant, si Alphonse Decuir s'était retrouvé à déambuler dans les rues de la ville qu'il avait imaginée, la vue de ses arrière-arrière-arrière-petites-filles l'aurait comblé. Des jumelles au teint crémeux, aux yeux noisette et aux cheveux ondulés. Il se serait extasié devant elles. Un enfant un peu plus parfait que ses parents. Quoi de plus merveilleux ?

Les sœurs Vignes disparurent le 14 août 1954, juste après le bal de la Fête du fondateur, ce qui n'était pas un hasard, réaliserait-on plus tard. Stella, la plus futée des deux, avait sans doute estimé que la ville serait trop occupée, ivre de soleil après le long barbecue sur la place principale, où le boucher Willie Lee fumait des côtes levées, de la poitrine de

bœuf et des saucisses piquantes. Puis le discours du maire, M. Fontenot, et la bénédiction du père Cavanaugh, les enfants déjà surexcités chapardant des lambeaux de peau de poulet grillée dans les assiettes des parents recueillis. Un interminable après-midi de fête, rythmé par le groupe de musique et, pour finir, le bal dans la salle de sport de l'école. Après quoi, le retour titubant des adultes qui avaient abusé du punch de Trinity Thierry, tendre souvenir de leur jeunesse ravivé par ces quelques heures passées dans le vieux gymnase.

Un autre soir, Sal Delafosse aurait peut-être aperçu par la fenêtre les deux filles qui marchaient au clair de lune. Adele Vignes aurait entendu craquer le plancher, Lou LeBon aurait vu les jumelles à travers les vitrines embuées, en rangeant le restaurant. Mais, le jour de la Fête du fondateur, l'Egg House ferma plus tôt ; Sal, soudain fringant, s'endormit en tanguant avec sa femme et, après plusieurs punches, Adele s'écroula en ronflant, rêvant qu'elle tournoyait dans les bras de son mari au bal des anciens élèves. Personne ne vit les jumelles s'éclipser, ce qui était précisément leur but.

Elles avaient détalé sur la route de campagne déserte avec leurs petits sacs, hors d'haleine, jetant des regards inquiets derrière elles, imaginant le rayon des phares. En réalité, ça n'était pas du tout une idée de Stella ; c'était Desiree qui avait décidé de s'enfuir après le pique-nique, et cela n'aurait dû surprendre personne. Ne répétait-elle pas depuis des années à qui voulait l'entendre qu'elle avait hâte de quitter Mallard ? En réalité, elle en avait surtout parlé à Stella, qui l'écoutait avec la patience d'une fille habituée aux chimères de sa sœur. Partir lui semblait aussi irréaliste que de prendre l'avion pour la Chine. Une aventure possible en théorie, ce qui ne signifiait pas qu'elle s'imaginait le faire. Mais il y avait longtemps que Desiree caressait le rêve de vivre hors de ce trou. Lorsque les jumelles avaient vu *Vacances romaines* au cinéma d'Opelousas, elle était à peine parvenue à entendre

les dialogues par-dessus le chahut des gamins de couleur au balcon, qui jetaient du pop-corn sur les spectateurs blancs en dessous pour tromper leur ennui – mais le film l’avait fascinée. Collée à la balustrade, elle s’était imaginée survolant les nuages vers une destination lointaine, Paris ou Rome, elle qui n’avait jamais mis les pieds à La Nouvelle-Orléans, à seulement deux heures de Mallard.

« Tout ce qui t’attend là-bas, c’est un monde sauvage et sans pitié », disait sa mère, ce qui bien sûr ne faisait qu’attiser son désir. Les jumelles connaissaient une fille, Farrah Thibodeaux, qui était partie l’année précédente. Franchement, ça n’avait pas l’air bien compliqué. Si Farrah, qui avait seulement un an de plus qu’elles, l’avait fait, pourquoi pas elles ? Desiree se voyait déjà actrice. Elle n’avait joué qu’une fois un grand rôle – dans *Roméo et Juliette*, à l’école –, mais, lorsqu’elle s’était retrouvée sur le devant de la scène, elle avait eu le sentiment éphémère que Mallard n’était peut-être pas le patelin le plus mort de ce pays, tout compte fait. Sous les applaudissements de ses camarades, alors que Stella s’effaçait, avalée par l’obscurité du gymnase, elle s’était enfin sentie une personne à part entière, pas une jumelle, pas la moitié incomplète d’une paire. Malheureusement, l’année suivante, le rôle de Viola dans *La Nuit des rois* lui échappa au profit de la fille du maire, lequel avait fait un don de dernière minute à l’école. Après avoir boudé toute la soirée dans les coulisses, cependant qu’une Mary Lou rayonnante saluait le public, elle avait annoncé à sa sœur que, cette fois, elle en avait assez de Mallard.

« Tu dis toujours ça.

— Parce que c’est toujours vrai. »

Pourtant, ça ne l’était pas, pas réellement. Ce n’était pas qu’elle détestait Mallard, c’était surtout qu’elle se sentait prise au piège de sa petitesse. Toute sa vie, elle avait foulé les mêmes chemins de terre, gravé ses initiales à l’intérieur de

bureaux où sa mère s'était assise avant elle et, un jour, ses enfants passeraient à leur tour les doigts sur ces sillons irréguliers. Toutes les classes étaient regroupées dans une seule école, qui occupait le même bâtiment depuis toujours, si bien qu'elle n'avait pas eu l'impression de franchir une étape lorsqu'elle était entrée au secondaire : elle n'avait eu qu'à traverser le couloir. Peut-être aurait-elle supporté plus facilement la vie à Mallard si, autour d'elle, tout le monde n'avait pas été obsédé par la couleur : Syl Guillory et Jack Richard se disputant chez le coiffeur pour savoir qui avait l'épouse la plus claire ; sa mère qui, si elle avait le malheur de sortir tête nue, lui criait de mettre un chapeau ; les gens et leurs superstitions ridicules, persuadés qu'une femme enceinte risquait d'avoir un bébé plus foncé si elle buvait du café ou mangeait du chocolat. Son père était si clair de peau que, par certains matins glacials, elle pouvait voir le bleu de ses veines quand elle retournait son bras. Mais rien de tout cela n'avait fait de différence le jour où les Blancs étaient venus le chercher, alors qu'est-ce que ça pouvait bien faire d'avoir le teint clair ?

Elle se souvenait à peine de lui ; c'en était presque effrayant. Comme si la vie avant sa mort était une histoire qu'on lui aurait racontée. Une époque où sa mère ne se levait pas à l'aube pour prendre le bus et aller faire le ménage chez les Blancs, où elle ne rapportait pas les lessives qui séchaient sur des fils tendus en travers du salon le week-end. Les jumelles adoraient se cacher derrière les draps et les courtepointes, jusqu'au jour où Desiree réalisa qu'il était humiliant d'avoir sa maison envahie par le linge sale de gens qu'on ne connaissait pas.

« Si t'en avais vraiment assez, tu ferais quelque chose », lui dit Stella.

Elle avait toujours eu l'esprit pratique. Le dimanche soir, elle repassait ses vêtements pour la semaine, quand Desiree s'affolait chaque matin pour trouver une robe propre et ter-

miner les devoirs froissés qu'elle avait oubliés au fond de son cartable. Stella aimait l'école. En mathématiques, elle avait les meilleures notes de la classe depuis la maternelle, à tel point qu'au secondaire, M^{me} Belton l'avait autorisée à faire cours aux plus jeunes. Elle lui avait aussi donné un manuel de calcul infinitésimal défraîchi, datant de l'époque où elle-même étudiait à Spelman et, pendant des semaines, tous les soirs, Stella s'était trituré la cervelle sur le calcul des aires irrégulières et les longues séries de chiffres entre parenthèses. Desiree avait feuilleté le livre une fois, mais les équations qui se succédaient lui semblaient les phrases d'une langue ancienne et Stella le lui avait arraché des mains, comme si elle l'avait souillé rien qu'en le regardant.

Stella rêvait d'enseigner à Mallard un jour. Mais Desiree sentait quelque chose lui comprimer la gorge chaque fois qu'elle imaginait son avenir ici, la vie continuant, immuable. Lorsqu'elle parlait de partir, Stella refusait d'en discuter.

« On ne peut pas abandonner maman », disait-elle. Desiree se taisait alors, honteuse. Adele Vignes avait déjà trop perdu : c'était le sous-entendu jamais formulé.

Le dernier jour de l'année scolaire, leur mère leur annonça après le travail qu'elles ne retourneraient pas à l'école à la rentrée. Elles avaient assez d'instruction, leur avait-elle dit en s'asseyant précautionneusement sur le canapé pour soulager ses pieds fatigués. Maintenant, il fallait gagner de l'argent. Les jumelles avaient seize ans et la nouvelle fut un coup de tonnerre. Stella aurait pu remarquer que les factures arrivaient plus nombreuses, Desiree aurait pu se demander pourquoi, rien que le mois passé, leur mère l'avait envoyée deux fois chez Fontenot's quémander une rallonge de crédit. Les filles se regardèrent en silence pendant que leur mère délaçait ses chaussures. Stella était sonnée.

« Je peux travailler et continuer d'aller à l'école. Je me débrouillerai pour...